

LE

# MONITEUR DE LA MODE.

## MODES,

### Renseignements divers, description des Toilettes.

Presque toutes les saisons d'eaux sont terminées ; beaucoup de personnes reviennent de la campagne, et la tristesse de la nature annonce le déclin d'une année qui n'a pas eu de beaux jours. Dans les chapeaux les plus habillés, le velours se mêle aux tissus clairs ou même les remplace tout à fait, les manteaux sont de velours ou de drap bordés de fourrure, et les couturières ne confectionnent en ce moment que des robes de laine ou de belles soies résistantes. La nouveauté remarquable en fait d'étoffes consiste dans le broché Pompadour sur fonds de couleur, qui ne s'était pas encore vu. Dans la maison *Gagelin*, 83, rue de Richelieu, ces fonds et ces dessins sont extrêmement variés, et parmi les riches étoffes que nous avons remarquées dans ce magasin renommé, sont : une étoile d'or à cœur noir sur fond vert myrte, des bouquets de fleurs des champs d'une délicatesse adorable sur taffetas blanc, et des branches de pensées naturelles sur satin blanc ou satin fleur de grenade. Cette dernière étoffe venait d'être choisie par S. M. l'Impératrice avant la douloureuse perte qui est pour elle un deuil du cœur plus encore que des vêtements.

Comme ornement des jupes on fait des petits volants en biais, un grand volant surmonté d'une tête ou de plusieurs autres petits volants, des ruches posées en hauteur seulement en tablier, ou tout autour de la jupe, et de larges plissés au-dessus de l'ourlet. Mais les étoffes tout à fait belles se portent entièrement unies. L'une des dernières créées par la maison *Gagelin* est de moire française mauve plissée à petits plis en avant, et, à partir des côtés, à très gros plis qui rejettent toute l'ampleur en arrière. Le corsage, très court et relevant un peu en avant, est décolleté, plat et boutonné. Il est orné d'une berthe de velours mauve avec des plis de tulle, une petite dentelle noire serrée par un velours mauve, et une dentelle blanche. La ceinture basse et à agrafe est de velours mauve doublé de blanc. Les manches courtes sont un plissé de velours et un volant de dentelle sur un double bouillon de tulle.

Une robe de taffetas gris mousseline est coupée dans sa hauteur par huit ruches de taffetas découpé blanc et noir, ayant au centre un petit lacet d'or. Ces rangées de ruches dessinent des sortes d'ogives à festons arrondis et assez creusés. La robe a deux corsages, l'un montant, l'autre décolleté plat, et orné d'une berthe fendue en avant et composée de ruches pareilles à celles de la jupe,

de tulle blanc et de dentelle noire. Les manches sont pareilles à la berthe, c'est-à-dire fendues en dessus et composées de ruches de ruban, de tulle blanc et de dentelle noire.

Les manches sont la partie de la robe pour laquelle on est le plus souvent consulté et celle pour laquelle il est le plus difficile d'indiquer une mode absolue, car leur forme varie et doit varier selon le goût des personnes, leur genre de physique, leur caractère et leurs habitudes. Les manches plates qui vont admirablement à certaines femmes, ont sur d'autres un air mesquin et étriqué. Les manches larges à petits volants conviennent mieux à un certain nombre de personnes ; à d'autres ce sont les manches à revers ou les manches larges froncées et à poignets. Pour rajeunir un peu ce dernier modèle, on le complique de ruches de taffetas ou de dentelle posées en hauteur sur toute la manche. D'autres, encore larges et un peu froncées du haut, sont bordées d'une large bande de velours dans le bas, et d'une bande pareille posée en sens inverse qui semble faire suite à la première et fermer la manche en fronçant légèrement dans la saignée.

Madame *Bernard*, 462, rue de Rivoli, fait souvent des manches plates fendues jusqu'au coude et lacées en dessus. Cette habile couturière, chez laquelle on ne voit presque que des étoffes de prix, a une grande sûreté de coupe et une prodigieuse recherche d'ornements. Une de ses créations les plus récentes, est une magnifique robe de taffetas moiré marguerite des Alpes à semé figurant des nœuds de ruban retenus par une agrafe d'argent. Dans le bas de la jupe sont trois petits volants de taffetas lisérés de blanc coupés après chaque trois tuyaux par des entre-deux et de la guipure noire. Cet ornement dont le mode d'exécution ne se comprend pas tout d'abord, fait un très bel effet. La jupe est montée à petits plis en avant et à cinq gros plis en arrière et sur les côtés. Le corsage est décolleté avec une pèlerine montante, et les manches sont fendues au coude et entourées de la même garniture que le bas de la jupe.

Une autre robe, à rayures chinées blanches et bleues, est faite sans séparation à la taille, et a dans le bas des petits volants en travers, bordés d'un côté de blanc et de l'autre de noir, et surmontés d'une ruche noire. Les manches larges et droites sont à retroussis semblables à la garniture de la jupe.

Une robe de taffetas blanc à bouquets Pompadour a la même garniture que la précédente avec une petite dentelle en biais et une petite ruche au bord des volants. Le corsage est décolleté, et les manches courtes bouil-

lonnées et garnies de volants en travers. Un taffetas mauve à dessins de chenille noire et blanche a un seul volant sur lequel sont posés un petit volant de taffetas noir, un autre lilas, garni de blonde blanche, et un troisième de dentelle noire. Les manches et le corsage formant une sorte de berthe ont la même garniture de petits volants. Nous avons admiré aussi chez madame Bernard un splendide manteau destiné à une réception de la cour d'Espagne.

La passementerie joue un grand rôle dans notre toilette. Nous avons vu chez MM. Ransons et Yves, à la Ville de Lyon, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, où se trouvent dans leur primeur toutes les plus élégantes nouveautés : des *suisseuses* en point d'Espagne qui composent l'ornement entier d'un corsage et rendent habillée la robe la plus simple. On fait de même ou d'un travail du même genre, des jockeys, des parements, des ceintures à bouts d'effilés, des poches ; et tout cela donne un excellent style à une toilette. On porte toujours aussi des fourragères.

Comme garnitures des devants de jupes, la Ville de Lyon a des choses tout à fait hors ligne et vraiment artistiques, une grappe de raisin par exemple avec dentelle et jais, de dimension graduée, la même grappe de raisin avec feuilles vertes et fruit violet, une échelle de roses d'une perfection extrême, et comme garnitures plus simples, quelque chose de tout à fait nouveau : des boutons carrés de velours, bordés de jais, et des boutons ronds recouverts de broderie au crochet. En cette même broderie au crochet, on fait aussi des plastrons et des tabliers pour garnir tout le devant des jupes. De très larges ceintures de taffetas noir à coques retombantes et à bouts frangés se posent au côté de la taille.

De même que le blanc, le noir et le violet dominent dans toutes les toilettes et que sur vingt chapeaux que l'on rencontre, il en est bien quinze noirs et blancs, noirs, blancs et mauves, ou blancs et mauves, on en voit aussi quelques-uns entièrement roses, ce qui était très rare depuis quelques années.

L'un des plus nouveaux de madame Alexandrine, 14, rue d'Antin, est de velours et de tulle avec des branches de très grosses roses. Un autre de velours épinglé rose a un fond plissé en éventail, terminé dans le bas par un biais en pointe, un bord clair recouvert par une dentelle qui retombe sur le front, sur le côté une branche de roseau et dans le bandeau une branche pareille dont les feuilles se replient du côté gauche comme un ruban. Des petits velours noirs sont mêlés à la blonde du dessous, et les brides sont roses.

Deux chapeaux, l'un blanc et l'autre mauve, ont le bord de velours et le fond de satin recouvert d'une résille d'or. Sur le côté est une aigrette blanche à tige noire frisée. Le bavolet est de velours, et le bandeau de velours mélangé d'or est mauve sous le chapeau, mauve et magenta sous le chapeau blanc. Un autre est de taffetas noir coupé par des piqûres blanches figurant les séparations de la paille ; le bavolet pareil au fond est doublé de satin blanc. Une bride de taffetas noir se termine à gauche par une coque de ruban, de dessous laquelle s'échappe un gland de soie blanche et noire. A droite est posé un petit oiseau noir et blanc.

Une fantaisie originale est de peluche blanche à carreaux piqués, avec traverse de velours vert, pompon vert et noir au côté gauche de la passe, bandeau très élevé de fruits de sorbier lilas et bavolet de peluche, sous lequel est posé un rouleau de velours vert, bordé de petits glands.

Parmi les coiffures, auxquelles madame Alexandrine sait donner un si grand cachet de distinction, nous en avons remarqué trois : Une résille de velours bleu et noir, avec un très gracieux nœud sur le côté du front, une de velours magenta avec plumes blanches, et une de velours ponceau à coques plates et avec chaînes et glands d'or dont la savante combinaison échappe à une froide analyse.

Il est bien difficile aussi de rendre avec des mots l'impression agréable qui résulte de la disposition habile et ingénieuse que la maison de Laère, 18, rue de Richelieu, sait donner à ses groupes de fleurs.

Des couronnes de fleurs de pêcher ou de pommier, avec une grande branche de cerises ou de prunes, sont quelque chose de tout à fait jeune et gracieux.

D'autres, de feuilles de velours veinées d'or avec grappes de fruits noirs et or, ont également un grand charme ; et des entrelacements de plantes grimpantes comme la clématite, le liseron ou le chèvre-feuille, composent des résilles très séduisantes.

La broderie, un peu négligée à tort dans ces dernières années, reprend sa place dans la lingerie soignée où elle se marie avantageusement à la dentelle et à la guipure. Madame Colas, rue Vivienne, 47, nous a montré de délicieuses petites parures de mousseline de forme excellente et à broderies très délicates, et pour le négligé des cols et des manchettes de toile ou de batiste unie parfaitement piqués. Les petits bonnets de madame Colas, soit en forme de fanchons avec petits pompons de velours, soit ronds à fonds d'entre-deux de guipure ou de dentelle et à écharpe de taffetas, ont une physionomie tout à fait gentille.

Comme nous l'avons dit, le petit toquet plat remplace pour les jeunes filles le chapeau à larges bords. Cette même forme est adoptée pour les petits garçons, mais ils continuent à porter aussi toutes les autres coiffures composées pour eux par M. Desprey, boulevard des Italiens, 38, principalement ceux à forme un peu élevée et à bords doublés de soie. Seulement ceux qui se faisaient en paille seront maintenant de feutre ou de velours.

Beaucoup de femmes remplacent maintenant le corset par des petites brassières très souples et très basses qui soutiennent seulement la taille sans lui imposer la moindre compression. Le même résultat est obtenu par les *corsets plastiques* de madame Bonvalet, 5, boulevard de Strasbourg. Ces corsets qui se moulent sur la taille lui donnent plus de fermeté en lui laissant toute sa souplesse. Ils ont été presque aussitôt généralement adoptés que connus, parce qu'ils répondent à toutes les exigences de la coquetterie, sans nuire à celles de la santé.

Un autre écueil bien important à éviter au point de vue d'une sage hygiène, c'est l'emploi des objets de toilette mal fabriqués ou seulement douteux. Le moyen de n'attendre qu'un effet salutaire des produits de la parfumerie, bien loin d'en redouter aucun danger, c'est de ne les





MAISON GAGELIN



Paris

Mary-Ann

Sultan

Le Titon

Belton

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 97.

Paris, Soieries et Confections de la MAISON GAGELIN, Rue de Richelieu, 97.  
Membre d'ALEXANDRINE, et d'Autres Expositions de Paris, 1845, 1855, 1867, 1875, 1889, 1895.  
Professeurs de Legrand pour les Femmes de France et d'Allemagne et de Belgique.



demander qu'aux maisons d'une réputation sérieuse et longuement justifiée, telles, par exemple, que la maison *Legend*, 207, rue Saint-Honoré. Là tout est savamment combiné et exécuté avec soin, mais il est des compositions d'une efficacité plus absolue que les autres ou d'un besoin plus général, que nous signalons donc particulièrement.

La saison qui ramène le vent et le froid donne une valeur d'actualité aux pâtes onctueuses dont la mission est de blanchir et d'adoucir la peau, comme la *pâte royale de noisettes*, ou d'assouplir les cheveux ainsi que la *crème de l'Impératrice* et la *crème des duchesses* aux violettes de Parme. L'*eau tonique et antipelliculaire* et la *pomade tonique au baume de tannin* sont précieuses pour préserver et fortifier la chevelure à cette entrée de l'automne, où, à l'exemple des feuilles des arbres, les cheveux sont disposés à tomber. La *poudre de fleur de riz à la duchesse* donne à la peau un nuageux velouté, et l'*ariza-lacté* est employé avec succès contre les rougeurs et les boutons, comme il l'était au milieu de l'été contre les taches de rousseur.

Le *lait antiphetique* de M. Candès, 26, boulevard Saint-Denis, a acquis maintenant une notoriété bien établie, grâce aux cures remarquables et nombreuses qu'il opérées. Aucune altération du visage, quelque cause qui l'ait produite, ne résiste à sa bienfaisante influence. Elle rend au teint cet éclat et cette pureté, qui donnent aux traits les plus irréguliers l'apparence de la beauté, et sans lesquels le visage le plus remarquable manque d'harmonie.

Madame Marie DE FRIBERG.

#### PLANCHE DE CONFECTIONS.

*Première figure.* — Chapeau *Duchesse* de velours lilas, orné dessus d'une plume blanche posée à gauche et d'une blonde couvrant la calotte et retombant à droite.

Une blonde garnit, en forme de voilette, le bord de la passe. Une longue plume sort de dessous cette blonde et suit le contour de la passe en le rejetant sur la droite. Brides de ruban lilas.

Manteau *Phœbus*. — Ce vêtement est de velours; une longue pélerine de guipure descend fort bas, comme la pointe arrondie d'un châle.

Une haute guipure, surmontée d'une passementerie très fine, forme la manche. Un petit volant de velours plissé sort au bas sous le manteau qui étale beaucoup d'ampleur tuyauté sur la jupe.

*Deuxième figure.* — Chapeau *Ristori* de velours vert-Isly, garni des groupes de primevères de velours qui couvrent en dessus le bord de la passe. Un bandeau *Impératrice*, composé de petits groupes de primevères disposés avec goût, garnit le dessous de la passe. Le bavolet est de velours avec trois pattes de blondes pour le garnir: une au milieu, et une de chaque côté.

Manteau *Shang-Hai*. — Ce vêtement, de drap-velours, est plat dans le dos; sa manche, à grande entourure, est très ample; un parement se rabat sur la manche et forme une patte arrondie. La jupe est à poche de chaque côté. Le corps qui croise de droite sur gauche est retenu par trois boutons. Deux galons lisérés de couleurs garnissent les bords.

(Nous donnons aujourd'hui le patron de ce manteau).

*Troisième figure.* — Capote *Parisienne* de taffetas *Magenta* (éttoffe pointillée d'argent). Cette capote est garnie de petites ruches de dentelle noire, qui viennent se croiser sur la calotte. Une échelle de ruban garnit le côté gauche de la passe. Le bavolet est de velours noir; les brides sont de ruban-*Magenta*. Sous la passe est un bandeau *Impératrice* composé d'une échelle de rubans et d'une touffe de fleurs.

Manteau *Sultane*. — Ce vêtement de velours est plissé au milieu du dos. Il a une petite pélerine et des manches de moyenne dimension. Ce vêtement très jeune et d'une parfaite élégance, est orné par de la guipure et des boutons.

*Quatrième figure.* — Chapeau *Marie-Antoinette* de velours royal. Deux plumes garnissent le côté gauche, tandis que de l'autre côté retombe une patte lisérée de satin. Le bandeau sous la passe est de blonde ruchée, et se termine à droite par un nœud de velours et une grappe de baie de sorbier.

Manteau *Titien* de drap articulé. Ce vêtement est à manches très amples. Sa garniture se compose d'une large bande de taffetas liséré de couleur posée à plat partant de chaque côté du dos, descendant devant et se continuant jusque en bas.

*Cinquième figure.* — Chapeau *Clotilde* (éttoffe nouvelle façonnée). Le fond clair de tulle est garni de trois marabouts. La passe est bordée d'une blonde relevée. Sous la passe est un bandeau en une sorte de mousse de deux verts.

Pardessus *Melazzo* en armure noire. Ce vêtement forme des manches à l'aide du dos qui revient sur le devant; il croise à la taille, et forme de chaque côté une série de plis arrêtés sous des attaches de passementerie d'où partent des enlacements de galons qui ornent le devant et l'encolure.

#### PATRONS DU MONITEUR DE LA MODE.

HIVER DE 1860-1861.

#### Shang-Hai.

(Voir notre grande gravure).

Ce vêtement se fait en drap, en soie ou en velours.

#### CÔTÉ N° 1.

N° 1. Devant; il doit être de 32 centimètres plus long que notre patron, il est arrondi en avant, et a 65 centimètres de largeur en bas.

N° 2. Pointe qui s'ajoute au devant et au dos pour donner de l'ampleur au vêtement. Cette pointe s'attache au devant, de la lettre C à la lettre C. Et au dos, de la lettre D à la lettre D.

N° 3. Manche: cette manche est divisée en trois parties. La couture qui part de l'encolure, et qui attache ensemble le dos et le devant, continue le long de la manche, et lui fait former le coude.

N° 3 bis. Seconde partie de la manche; cette seconde partie s'ajoute au n° 3 ter par une couture qui prend à la lettre T et finit à la lettre T, puis revient sur le devant de la manche, et forme une patte attachée par un bouton.

N° 3 ter. Troisième partie de la manche; cette troisième partie tient au dos (voir côté n° 2).

N° 4. Dos: il doit avoir 38 centimètres de plus long que notre patron, et a, dans le bas, 38 centimètres de longueur.

N° 5 (côté n° 1). Passe de chapeau de madame *Plé-Horain*.

N° 6 (côté n° 2). Passe de chapeau de madame *Alexandrine*.

N° 7. Bavolet de ce chapeau.

La garniture de ce manteau est formée par deux galons posés à 2 centimètres l'un de l'autre.

Il croise sur le devant, et a trois boutons en avant pour garniture.

Deux petites poches sont posées en biais sur le devant.

Il n'a pas de couture à l'emmanchure. C'est une couture qui forme le coude.

Nous recommandons à nos abonnées trois publications de PATRONS MODÈLES PARISIENS. Patrons nouveaux éprouvés et coupés dans les meilleures maisons de Paris de manière à pouvoir être garantis parfaits.

PATRONS-MODÈLES DE LA COUTURIÈRE. — Les *Patrons-modèles de la Couturière* donnent, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle*, d'après les gravures du *Moniteur de la Mode*, de Robes, Corsages, Manches, Pèlerines, Corssets, Manteaux, Mantelets, Fantaisies, Costumes de cour, Pardessus, Amazones, et tout ce qui concerne la confection.

LA LINGÈRE PARISIENNE. — La *Lingère Parisienne* donne, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle* de tout ce qui comporte la lingerie : Bonnets, Camisoles, Chemises, Jupons, Broderies, Fichus, Pantalons de dames, etc.

LES MODES DE L'ENFANCE. — Les *Modes de l'Enfance* publient, chaque mois, une feuille couverte de *Patrons de grandeur naturelle* des différents vêtements de petits garçons et de petites filles, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence, que la mode sait rendre si coquets et si élégants.

Les tracés de ces publications sont accompagnés d'explications suffisantes pour qu'ils soient parfaitement intelligibles et qu'ils trouvent une application utile, non-seulement pour les personnes qui s'occupent spécialement des modes et nouveautés, mais encore dans toutes les familles.

Chacune de ces publications coûte 6 francs par année en France, 8 francs pour l'étranger.

On peut s'abonner aux trois ensemble ou séparément, en adressant le montant, à M. Henry Picart, rue des Petites-Écuries, 49, à Paris.

### Courrier de Paris.

Voici que Paris redevient Paris. J'entends le Paris des gens de plaisir, qui aiment les fêtes, les beaux spectacles, les brouillards, la pluie, les bals, les occasions de toilette, la boue du macadam! Il y a beaucoup de gens de cette catégorie, et je ne les blâme ni ne les critique. On peut bien retourner le vieux dicton d'origine latine, et dire que chacun trouve son plaisir où il le prend. C'est une question de goût et de sentiment, aussi bien que de tempérament et de fortune. Les heureuses gens, dirai-je, moi! Ils n'ont d'autre souci que celui du lendemain, et celui de la prochaine soirée et du prochain spectacle! C'est à envier leur sort! Et pourquoi pas? Je suis de ceux qui vivent dans cette conviction que l'homme est né pour se laisser emporter où le pousse le courant de sa vie! Essayer de remonter ce courant, c'est folie et peines perdues!

Le poète va à sa chimère, l'homme d'argent à son affaire, la femme frivole à son rêve de diamants et de dentelles, l'avocat à sa cause, le magistrat à son tribunal, le critique à sa férule, le romancier obéit à son imagination, le cheval de fiacre au fouet du cocher, le savant observe les étoiles et tombe dans le puits. C'est là le sort de chacun! Essayez donc qu'il en soit autrement, et voyez quel galimatias ce serait que ce pauvre monde qui est déjà bien assez troublé comme cela! Envoyez donc la femme plaider en cour d'assises; envoyez donc le romancier juger un procès et rendre un arrêt en matière civile; attellez le poète à un fiacre et le cocher à la critique! Pour le coup nous en verrions de belles. Laissons donc les choses à leur place, et chacun dans son rôle où il est utile, si véritablement l'homme est utile à quoi que ce soit ici-bas!

Ainsi des gens qui aiment Paris dans l'éclat de ses splendeurs et de ses brouillards, de ses bruits, de ses fêtes, de son macadam jaillissant jusqu'au quatrième étage des maisons. Il faut bien des gens comme cela, pour que Paris soit Paris, pour que les pauvres solitaires trouvent un peu d'air, de soleil, de fleurs et de feuilles à la campagne; car il y a des gens, croyez-le bien, dont c'est là le bonheur, la joie, le rêve irréalisable. La vie est un contraste perpétuel, et c'est ce qui en fait le charme et la moralité et le mensonge! Si l'on trouve des rêveurs qui s'écrient avec le poète latin : *O rus quando te aspiciam!* — ô champs, ô campagne, quand vous verrez-je! — il y a des personnes très sensées qui disent avec madame de Staël : « que le plus beau site du monde, ne vaut pas le ruisseau de la rue du Bac. » C'est à prendre ou à laisser, et comme on voit des champs et des ruisseaux il ne faut pas discuter.

Je n'en veux aux gens qui s'en reviennent si joyeux à Paris, que parce qu'ils nous ramènent l'hiver avec eux, et cette année, surtout, il n'y a pas injustice à se plaindre. L'hiver dure depuis l'automne dernier, et si par hasard le temps daigne se mettre au beau, au printemps prochain, nous aurons eu dix-huit mois consécutifs de froid, de pluie, d'humidité. C'est trop, en bonne conscience, et il faut bien reconnaître qu'il y a un peu d'exagération dans ce procédé de l'hiver. Tant de choses mauvaises sont les compagnons de ce rude et impitoyable vieillard! Pardonnez-le-moi, mais je vous demande la permission d'extraire d'une pièce inédite quelques vers qui me reviennent en mémoire. Vous restez libres de les trouver bons ou médiocres, l'auteur ne vous en gardera pas rancune; je me fais sa caution :

Voici déjà l'hiver! Et de sa robe grise

Les coteaux tristement se sont tous recouverts.

Plus de soleil, de fleurs, plus de beaux arbres verts!

Leurs longs squelettes noirs en craquant sous la bise,

Gémissent dans la plaine et font peur aux enfants.

Leurs grands bras où, l'été, les fauvettes cendrées

Venaient cacher leurs nids dans les touffes ambrées,

Se balancent dans l'air dépouillés par les vents.

Si loin que vont les yeux, comme une nappe blanche,

La neige s'entassant couvre partout le sol;

L'homme attristé lui-même au foyer se retranche,

Et l'oiseau refroidi n'ose risquer son vol.

Il y en a beaucoup comme ceux là dans la pièce dont je vous parle. Peut-être bien est-il fort heureux que j'aie la mémoire un peu courte. A vrai dire, toute la pièce n'est pas un réquisitoire contre l'hiver, car l'hiver a de bonnes choses. Il chasse les oiseaux, mais il ramène les chanteurs; il ramène les grands artistes de tous les pays, qui suivent la fortune et le courant de la foule. Où va celle-ci, ils sont bien obligés d'aller, eux, et c'est ainsi que Paris de l'été est un Paris veuf de ses plus magnifiques instruments de plaisir. L'hiver nous ramène les Italiens et il faut voir comme on les a fêtés l'autre soir; comme on a applaudi mademoiselle Battu et Gardoni, et cette musique de Bellini qui s'appelle la *Sommambula*! La salle était comble, cela va sans dire; mais non pas encore dans tout son éclat. Tout Paris n'est pas encore de retour, j'entends ce Paris riche, somptueux, rayonnant de diamants et de toilette! Mais quel charmant préambule; et comme cette préface fait souhaiter de lire le livre entier.

Avec le retour des Italiens, l'Opéra se sent pris de je ne sais quel entrain nouveau. Rien n'arrête plus les violons; les danseuses ont des ailes aux pieds, les chanteurs des ailes à la voix. On met les petits plats dans les grands, on se multiplie, on se double, on se triple, on se centuple! En avant, et toujours en avant! On fête l'enfant prodigue, on appelle le ban et l'arrière-ban à la rescousse!

L'enthousiasme fait cascade. Les Italiens stimulent l'Opéra, l'Opéra stimule l'Opéra-Comique. Ce dernier marche à grands pas dans la voie de rénovation où il s'est lancé. Il n'en est qu'aux reprises; mais quelles reprises! Deux ou trois chefs-d'œuvre, et c'est beaucoup trois chefs-d'œuvre, car on ne les remue pas à la pelle; des artistes d'un ordre supérieur écartés maladroitement et habilement ramenés au bercail; c'est avec quoi la direction nouvelle a défrayé l'été. Mais vienne l'hiver (c'est toujours pour l'hiver, vous voyez, qu'on garde ses sourires, ses bonnes grâces et ses pièges séduisants!) vienne donc l'hiver et vous aurez du nouveau, et quel nouveau! Les maîtres modernes y doivent tous passer. Auber, plus jeune que les débutants d'hier, et Massé, l'auteur de *Galathée*, Halévy, le père de l'*Éclair* et des *Mousquetaires de la Reine*, et Offenbach, le mélodiste facile et charmant, l'homme d'*Orphée aux Enfers* et de tant d'autres choses! Et Meyerbeer? On dit aussi qu'il pourrait bien faire une halte à l'Opéra-Comique dans son trajet de Berlin à l'Opéra, rapportant dans sa valise la fameuse *Africaine*! Eh! oui; mais ce ne sera plus l'*Africaine*. Elle a tant vieilli qu'elle en a blanchi. Il fallait changer ce vilain nom qui semblait de mauvaise augure et personifiait la paresse. L'*Africaine* est devenue : *Vasco de Gama*! C'est sous ce titre qu'on jouera la pièce de Meyerbeer.

Partout on nous réserve des surprises pour cet hiver. Au Théâtre-Français on ne reprendra pas le *Duc Job*; au Vaudeville on jouera une nouvelle pièce de M. Octave Feuillet, la *Rédemption*. La reprise de *Dalila*, du même auteur, fait florès en attendant, comme aux premiers jours. Le théâtre du Vaudeville vient de laisser enlever à son répertoire la *Dame aux Camélias*, cette pièce

dont Léon Gozlan disait qu'on devrait la faire figurer sur le *Guide des étrangers à Paris*, au nombre des monuments à visiter. C'est le Gymnase qui s'est emparé, et habile il a été, de la *Dame aux Camélias*. A l'heure où paraîtra ce courrier, il est probable que la *Dame aux Camélias* commencera, sur l'affiche du boulevard Bonne-Nouvelle, une nouvelle série de cent représentations. C'est madame Rose Chéri et Lafontaine qui joueront l'œuvre perpétuelle de M. Dumas fils; on peut répondre que ce sera original et bien joué.

Puisque nous causons littérature, laissez-moi vous annoncer la publication prochaine, probablement encore pour cet hiver, du roman de M. Victor Hugo, les *Misérables*. Cet ouvrage, commencé il y a dix ans, est entièrement achevé. L'illustre prête a demandé 300,000 fr. de son œuvre, on lui en offre 450,000. C'est juste moitié; on s'entendra. Le poète gagnera sa cause et l'éditeur de l'argent. Ce sont des opérations où l'on ne risque rien; demandez aux propriétaires de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* qui, eux aussi, ont payé à M. Thiers 50,000 francs chaque volume de ce gigantesque monument.

X. EYMA.

## MÉLANGES.

Le baron Adalbert de Barnim, fils du prince Adalbert de Prusse, et de madame de Barnim, est décédé dernièrement à Chartum, pendant un voyage qu'il faisait à travers la Nubie. Il paraît que ce jeune homme n'a pu supporter le climat; plusieurs personnes de sa suite sont aussi tombées malades. Le défunt était né le 22 avril 1841.

M. Louis Hersent, l'un de nos peintres les plus distingués, membre de l'Institut, doyen de l'Académie des beaux-arts, est mort hier à Paris, à l'âge de quatre-vingt deux ans. M. Hersent n'était pas seulement un grand peintre, il était homme d'esprit et homme de bien. Depuis longtemps son salon était devenu un centre de relations les plus choisies; aussi sa mort laissera-t-elle dans le monde des arts, des lettres et des sciences, où il comptait de nombreux amis, les regrets les plus légitimes et les plus durables.

Une feuille théâtrale annonce l'engagement de mademoiselle Page au théâtre impérial du Cirque, et Priston, jeune acteur très original du Gymnase, est, dit-on, sur le point de passer au Palais-Royal.

La situation des scènes de Paris est toujours très prospère, et le total des recettes du mois d'août dépasse de 400,000 francs le chiffre du mois correspondant de l'année dernière.

C'est dans les premiers mois de 1861, que les hôtes de la maison Sainte-Périne de Chaillot vont aller s'installer à Auteuil, à côté de l'église et de la rue Boileau,

dans vingt beaux pavillons construits au milieu d'un charmant parc bien planté.

Dix pavillons sont déjà terminés; on achève les autres.

\*\*

La galerie de peinture des écoles flamande et hollandaise du Louvre, qui ne possédait rien de David Ryckaert, vient de recevoir de M. Adolphe Moreau une magnifique toile de ce maître, rival des Teniers, représentant un peintre, peut-être bien David Ryckaert lui-même, peignant un buveur dans son atelier, en compagnie d'un broyeur de couleur et d'un élève.

\*\*

On continue avec soin le grand inventaire de tous les objets d'art qui garnissent les musées et les palais impériaux. Le numéro d'ordre courant dépasse déjà 40,000. Il est question de faire un semblable inventaire et, par suite, un catalogue pour tous les ouvrages d'art qui décoraient les temples, les églises, les chapelles, les hôpitaux, les couvents et les établissements publics.

C'est une excellente mesure dont on a depuis longtemps reconnu l'utilité.

\*\*

L'ancien hôtel de M. Émile Girardin, à l'angle des Champs-Élysées et de la rue de Chaillot, vient de disparaître comme par enchantement. Le terrain est en vente.

\*\*

Le village de Domremy, où est née Jeanne d'Arc, vient de lui élever une statue, due au ciseau de M. Eugène Paul, et sous les auspices de M. Durand, curé de la commune.

Louis DE SAINT-PIERRE.

## LES BANDITS NOIRS.

(Voyez le numéro précédent.)

Madame de Saint-Chamans était parvenue de cette façon à tromper tout le monde sur l'origine des ressources dont elle disposait et qui paraissaient inépuisables. Les prodigalités de la Varenne lui servaient aux yeux de ses banquiers complaisants à simuler une fortune dont elle aimait à vanter le chiffre; les redevances honteuses qu'elle extorquait aux délinquants, ainsi que les avances adroitement arrachées aux marchands de Saint-Pierre attelés à son char, éblouissaient le gouverneur qui croyait ne jamais pouvoir faire assez pour une femme de telle qualité. La comtesse avait déployé, enfin, pour arriver à son but, toute l'habileté des escrocs les plus raffinés.

Elle avait, en outre, trouvé un complice com-

plaisant, dévoué, discret, de toutes ses infamies et de tous ses mensonges, dans son propre frère, arrivé à la Martinique sur le même navire que son mari. Ce frère était une sorte de soudard, aventurier sans intelligence, venu dans le Nouveau-Monde pour y continuer, avec un peu plus d'impunité que dans l'ancien, sa vie de paresse, de débauche et de rapine; homme de sac et de corde, à qui pesait déjà l'existence monotone où le condamnait le repos dont jouissait la colonie. Le gouvernement du marquis de la Varenne allait donner de l'aliment à ses loisirs; il augura bien de l'avenir dès que le hasard l'eut placé en présence de sa sœur de la même façon qu'il y avait placé Dubost.

V.

La porte de madame de Saint-Chamans fut plus hospitalière à Maubrac (c'était le nom du frère) qu'elle ne l'avait été au mari, celui-là ayant toujours été fort aimé de sa sœur, à cause de ses mauvaises qualités surtout. On sait que ce privilège de sympathie est réservé aux vauriens. Maubrac avait eu cet avantage sur Dubost, de n'avoir confié à qui que ce fût, dans sa surprise, la découverte heureuse qu'il venait de faire en la personne de madame sa sœur.

Voici comme cette bonne aubaine lui vint :

Ayant ouï parler du merveilleux étalage de luxe de la comtesse, de sa beauté et de ses élégances qui faisaient grand bruit, Maubrac fut poussé, d'abord, par un simple mouvement de curiosité, à vouloir voir de près cette *reine de pacotille*, comme on l'appelait, dont l'ancien monde avait consenti à se débarrasser en faveur du nouveau. Puis, à part soi, Maubrac s'était fait cette réflexion :

— Il est impossible qu'il n'y ait pas là quelque chose à gagner à la force du poignet, à la pointe de l'épée ou à la souplesse de l'échine. On ne dit pas tant de mal d'une femme, et un pays tout entier ne la hait point de la sorte, sans qu'elle ait besoin d'un protecteur ou d'un vengeur. Allons y voir; c'est une fortune comme une autre à courir!

Maubrac était donc parti du fond de sa tanière, située à l'entrée des bois, sur la limite de la civilisation et de la sauvagerie. Là il vivait en relations à la fois avec les nègres *marrons*, les Caraïbes et les colons, n'ayant jamais, par intérêt, trahi ni les uns ni les autres, circonstance à laquelle il devait l'impunité qui l'avait couvert jusqu'alors.

Maubrac, vêtu de son plus propre habit, sa rapière au côté, se promenait le front baissé devant la demeure de madame de Saint-Chamans, rêvant au moyen de pénétrer dans cette maison, lorsqu'en

levant la tête vers la croisée, ses regards se rencontrèrent avec ceux de la comtesse. Maubrac se frotta les yeux pour s'assurer que sa vue ne le trompait point, et en même temps qu'il s'approchait sans façon pour y frapper, la porte s'ouvrit précipitamment et se referma de même. Une main le saisit par le bras et l'entraîna dans une chambre discrète.

— Mon frère, c'est toi ! s'écria la comtesse en se penchant au cou de Maubrac.

L'aventurier répondit par une étreinte sincère à cette tendre expansion de sa sœur.

— Vrai, lui dit-il, le hasard est bon diable, et il a parfois d'heureuses inspirations !

Maubrac raconta à sa sœur le but intéressé de sa visite, alors qu'il croyait s'adresser à une étrangère.

— Je ne te demande pas d'explications, dit-il à madame de Saint-Chamans, ce que je vois, ce que je sais, me suffit. Tu dois avoir besoin ou tu auras besoin de moi un jour ; me voilà donc à ton service de la tête aux pieds.

Madame de Saint-Chamans ne prit pas la peine de calmer des scrupules que son frère ne pouvait pas avoir.

— Oui, en effet, lui dit-elle, j'aurai besoin de toi sans aucun doute : mais, pour que tu me serves comme il convient, il faut que tu abdiques ton titre de frère, publiquement du moins.

— Soit ! pour te servir, il n'est pas de sacrifice que je ne fasse. J'abdique ; mais combien me payeras-tu la couronne que je dépose à tes pieds ?

— Le prix que tu voudras ; nous réglerons ce compte plus tard. N'étant plus de ma famille, tu seras un ami de mon frère, recommandé à moi ; ma protection te retire tout naturellement de la misère où tu es plongé ; tu passes au rang de favori, tu deviens le premier gentilhomme de ma maison... Tu auras, enfin, tous les honneurs et toutes les dignités que tu désireras... pourvu que tu ne sois jamais mon frère qu'entre ces quatre murs.

— Répondre à tes propositions, sœur bien-aimée, ce serait répéter mot pour mot tes paroles. C'est te dire donc que j'accepte le rôle que tu m'assigneras.

— Sous quel nom te connaît-on ici ?

— Sous le simple nom de Maubrac, un nom percé au coude, comme ma casaque... tu vois. Casaque neuve et nom nouveau ne me nuiront pas.

— Tu prendras, ou plutôt tu seras censé reprendre, dès aujourd'hui, ton titre de chevalier, que tu ajouteras à ton nom, qui ne sonne pas mal.

— Va pour le chevalier de Maubrac !

Deux heures après, de Maubrac, puisque de Maubrac il y a, tout habillé de neuf, l'estomac bien lesté, la tête haute et droite comme un palmiste, la

lèvre souriante, le poing sur la pomme de son épée, se promenait fièrement par les rues de Saint-Pierre, racontant à tout venant, et cherchant même les passants pour la leur raconter, son incroyable bonne fortune qu'il appelait sa restauration. La fable était aisée à mettre en circulation dans un pays et dans un temps où les déchéances de la nature de celle où Maubrac avait si longtemps végété, étaient fort communes. Des gentilshommes de la meilleure souche avaient passé par là, ou se trouvaient encore dans le même cas.

Quelques propos que ne s'épargnaient pas les colons dans leur irritation, avaient bien déjà chatoillé l'oreille du nouveau favori ; mais il n'avait pas voulu commencer trop tôt son métier de pourfendeur, feignant de ne les pas entendre, et remettant à plus tard pour prendre sa revanche. Seulement il fit ample provision de ces dires et propos pour tenir sa sœur au courant des antipathies qu'elle inspirait, elle et surtout le marquis de la Varenne.

— Je crois, dit-il à la comtesse en rentrant le soir, que j'aurai fort à faire le jour où tu me permettrais de tirer l'épée. Il faut être juste aussi, ce marquis de la Varenne ne me va point ; il sera cause de quelque malheur ici, et je conçois que les colons le haïssent. J'eusse été tout prêt, si par bonheur je ne t'avais pas rencontrée, à me ranger de leur côté contre lui.

— N'oublie jamais, répondit la comtesse d'un ton de menace, que ces mêmes colons, qu'ils haïssent ou qu'ils aiment M. de la Varenne, ce qui m'importe peu, ont fait à ta sœur la plus sanglante des injures.

— Laquelle, ma Claudine ?

— Je leur ai fait l'honneur de les appeler à moi, de leur ouvrir les portes de ma maison, et ils ont refusé de répondre à mon appel, de franchir le seuil de ma demeure !

De Maubrac, par un geste rapide, moitié sérieux, moitié grotesque, tira son épée, et du haut de la croisée qu'il entr'ouvrit, il promena sur la ville de Saint-Pierre un regard de défi.

— Le moment viendra où ce généreux élan sera mis à profit, mon frère ; sois tranquille, nous ne perdrons rien pour attendre.

Une des ambitions de madame de Saint-Chamans avait été, en effet, dès les premiers temps de son arrivée à la Martinique, d'attirer dans son salon, une cour au milieu de laquelle elle eût trôné de toute l'influence de cette fortune honteusement acquise, mais dont elle savait dissimuler l'origine. Elle avait beaucoup espéré, pour atteindre ce but, sur la vanité des créoles faciles à ces tentations. Elle avait oublié de compter avec le sentiment de leur dignité

et avec leur haine du despotisme. Son illusion ne fut donc pas de longue durée. La colonie entière lui avait tourné le dos, tant à cause de l'impudeur de son intimité avec la Varenne, qu'à cause de la tyrannie de ce dernier ; on en faisait, non sans raison peut-être, remonter tout l'odieux jusqu'à elle.

Madame de Saint-Chamans n'avait point voulu renoncer à ses prétentions et à ses espérances ; mais, sauf les deux ou trois marchands pris dans ses pièges, et à part quelques aventuriers anciens intimes de Maubrac, qu'elle se fût peu soucieuse de recevoir sans les projets qu'elle fondait sur eux, la comtesse avait vu avec rage sa maison resplendissante de fleurs et de lumières, désertée par ceux qu'elle y désirait attirer. Ce n'était pas pour le plaisir et l'orgueil qu'elle s'en promettait, que madame de Saint-Chamans avait mis une telle persistance à son ambition ; son espérance la plus ardente était de voir, un jour, Henri d'Autanne et Du Buc les hôtes de son salon. Elle avait même donné mission à ses plus intimes affidés d'amener à tout prix chez elle les deux jeunes créoles. Elles attachait à cette victoire un prix que l'intérêt rehaussait.

On se souvient de l'étrange impression que la vue de Dubost avait produite sur la comtesse, lorsqu'elle l'avait aperçu causant avec Henri et Du Buc à son arrivée à Saint-Pierre. Cette rencontre, sujet de craintes poignantes pour madame de Saint-Chamans, lui faisait craindre qu'un ordre infidèlement exécuté de la part de ses esclaves, peut-être une surprise, ne remit Dubost en sa présence. Elle avait des raisons, que nous saurons plus tard, pour ne compter point sur la discrétion et le dévouement de Dubost, autant que sur ceux de Maubrac. La joie de madame de Saint-Chamans fut très grande en apprenant de la bouche de son frère que Dubost avait disparu de la colonie, où il était signalé comme déserteur.

Mais ce que la comtesse redoutait, c'était qu'avant sa fuite, Dubost eût fait peut-être quelque confiance à Du Buc. Là était le secret du besoin ardent que madame de Saint-Chamans éprouvait à revoir Du Buc et Henri d'Autanne.

Sa patience et son obstination furent récompensées. Harcelé par des sollicitations dont il n'avait pas saisi d'abord le sens véritable, Du Buc se décida, enfin, par curiosité et un peu par malignité, à se rendre au désir de la comtesse.

Au moment où elle vit Du Buc entrer dans son salon, madame de Saint-Chamans para ses lèvres de leur plus enivrant sourire, mais sans pouvoir défendre son visage d'une pâleur livide, et elle frissonna même de la tête aux pieds.

Le jeune créole s'étant incliné devant elle avec une courtoisie pleine de grâce et de respect, ma-

dame de Saint-Chamans se rassura un peu. Sa main tremblait, cependant, quand elle la tendit à Du Buc qui, en se courbant pour y poser ses lèvres, murmura ces mots :

— Si c'est de mécontentement contre moi que vous tremblez de la sorte, madame, vous avez grand tort. Si c'est d'émotion, je puis vous tranquilliser quand vous le voudrez...

— Tout de suite, monsieur Du Buc, fit la comtesse en prenant vivement le bras du jeune gentilhomme.

Il n'eurent pas de peine à s'isoler dans cette maison déserte :

— J'avais espéré, monsieur Du Buc, dit madame de Saint-Chamans, vous voir accompagné de M. d'Autanne. J'eusse été heureuse de reliaison avec lui une connaissance à peine ébauchée, pendant une traversée où nous nous trouvions l'un et l'autre mal à l'aise... Pourquoi donc M. d'Autanne n'est-il point venu ?

— Henri, madame, est aussi bon fils que bon frère. Son vieux père est infirme, cloué à moitié sans défense, sur un fauteuil ; sa sœur Antillia est insuffisante aujourd'hui à protéger et à garder le vieux chevalier d'Autanne. Il faudrait un bien impérieux devoir pour arracher Henri à cette sainte faction qu'il monte entre un vieillard et une enfant... Un plaisir et un honneur, deux choses que vous offrez à vos visiteurs, madame, ne suffisaient pas à détourner Henri... fût-ce pour m'accompagner, moi, son meilleur ami.

— C'est un fort brave jeune homme, fit la comtesse, et ce que vous me dites là de lui, redouble la sympathie qu'il m'a toujours inspiré.

— Je le lui répéterai, comtesse, répondit Du Buc en s'inclinant.

— Vous devez épouser sa sœur, dit-on.

— On dit vrai, madame : et c'est un bonheur qui se réalisera bientôt pour moi, je l'espère.

— C'est une fort belle personne que mademoiselle d'Autanne ; je l'ai aperçue une fois à Saint-Pierre ; elle a été fort remarquée, et M. de la Varenne m'a parlé de mademoiselle Antillia avec enthousiasme.

Un moment de silence suivit avec un visible embarras de la part de la comtesse, qui se faisant tout à coup un masque enjoué :

— A propos, monsieur Du Buc, s'écria-t-elle, qui était donc cet homme avec qui vous causiez sous mes croisées, le lendemain de mon arrivée à Saint-Pierre ?

Du Buc feignit l'ignorance et l'étonnement.

— Cet homme, reprit la comtesse, qui s'est arrêté devant vous, au moment où M. d'Autanne et vous alliez vous séparer...

— Je ne me souviens pas, fit Du Buc.

— Pourtant vous l'avez pris par le bras, alors qu'il frappait avec un entêtement déplacé à ma porte.

— Il se peut, reprit le créole; je n'aurai fait en ce cas que mon devoir en vous débarrassant d'un importun.

En disant ces mots, Du Buc tenta de s'affranchir de l'étreinte où le retenait le bras de la comtesse passé sous le sien.

— Je vous remercie de cette galante prévenance, reprit madame de Saint-Chamans; mais là ne se borna pas votre intervention, et il ne se peut pas que vous ayez oublié tout à fait cet incident, car vous avez ensuite emmené cet homme avec vous.

— Allons, fit Du Buc, en paraissant se résigner, je vois bien que vous avez une mémoire qui dérouté les plus fermes résolutions.

— Enfin!

— Cet homme dont vous parlez était fou... à lier ou à noyer...

— Ah! et que vous a-t-il donc conté?

— Des sornettes à dormir debout.

— Encore?

— Ne s'était-il pas imaginé que vous étiez... Mais pardon, comtesse, je ne sais pas, en vérité, si je dois vous répéter les insolents propos de ce maraud...

— Dites, au contraire, dites, je vous prie, fit madame de Saint-Chamans avec une curiosité naïve parfaitement jouée.

— Eh bien! continua Du Buc en feignant de se laisser arracher les paroles une à une, ce fou ne s'était-il pas imaginé que vous étiez... sa femme?...

— Sa femme? murmura la comtesse avec un étonnement plein de candeur.

— Oui, tout simplement sa femme, laquelle, ajouta ce misérable, aurait été fille de chambre chez le président de Lamoignon, de qui il était, lui, le perruquier...

— Voilà, vous en conviendrez, monsieur Du Buc, une méprise qui ne laisse pas que de m'être flatteuse.

La comtesse prononça ces mots sur un ton et avec un sourire de grande dame qu'un propos de laquais ne peut pas atteindre; si bien que le créole sembla hésiter.

— Ma foi, reprit-il, ce début me mit en goût de curiosité, et comme Dubost, car c'est le nom de ce pauvre fou, me paraissait en veine, je le poussai à des...

— A des confidences?

— Si l'on peut appeler ainsi les sottises qu'il m'a débitées.

— Voyons, voyons toujours! je ne serai pas fâchée d'entendre mon histoire... en effigie.

— Soit!... madame Dubost donc, je ne vous fais pas l'injure de songer à vous en vous rapportant ce roman, — madame Dubost, dis-je, aurait été d'un grand secours à M. de Lamoignon dans les spoliations odieuses qu'on l'accuse d'avoir commises contre les traitants dans cette fameuse campagne des Chambres de justice qu'il présida.

Du Buc regardait obliquement la comtesse; son visage était toujours souriant. De son côté, celle-ci fixa sur Du Buc impassible, et jouant admirablement l'incrédulité, ses yeux où ne brilla pas un éclair de colère, où ne passa pas un nuage d'inquiétude.

— Continuez donc, dit-elle au jeune homme, cela m'amuse considérablement.

— Dubost, reprit le créole, me raconta entre autres cet épisode, qu'un traitant nommé Bou... Bour...

— Bourvalais, peut-être?

— C'est cela même.

— Je l'ai parfaitement connu; c'était un ancien laquais parvenu, fort habile homme, et qui avait très bien appris de son maître l'art de porter l'habit, de prendre le tabac et de secouer son jabot; un singe de belles manières! Ces gens-là sont curieux d'imitation! Eh bien! Qu'est-il arrivé à Bourvalais?

— Bourvalais avait été taxé par la Chambre de justice à rendre gorge de douze cent mille livres. Dubost se mit en tête de l'aller trouver, et lui proposa, moyennant un pot de vin de trois cent mille livres, de le faire rayer de la liste des poursuites. Son plan était, connaissant la cupidité de M. de Lamoignon, de partager avec son maître les trois cent mille livres, à la condition de rayer en effet Bourvalais de la fatale liste.

— Qu'arriva-t-il alors? demanda madame de Saint-Chamans.

— Il arriva que M. de Lamoignon, déjà repu par des prévarications sans nombre de la même espèce, n'avait convoité de l'immense fortune de Bourvalais et de son luxueux mobilier que deux seaux d'argent — deux chefs-d'œuvre d'orfèvrerie — destinés à faire rafraîchir le vin. Il avait, en conséquence, donné mission à madame Dubost de faire à Bourvalais la proposition de sa grâce, moyennant l'abandon des deux seaux d'argent. Mais l'habile femme trouvant que c'était, en vérité, trop peu, avait stipulé, en outre, un prix de cent cinquante mille livres qui lui furent bel et bien comptés par Bourvalais, heureux d'échapper à la spoliation et à l'exil à si bon compte!

— C'est fort adroit cela, savez-vous? murmura madame de Saint-Chamans.

— Aussi Dubost fut-il tout déconfit quand le

traitant lui répondit qu'il avait passé, marché deux heures auparavant avec quelqu'un des domestiques du président. Furieux, le laquais n'eut rien de plus pressé que de dénoncer le fait à M. de Lamoignon qui fit rendre gorge, à son profit bien entendu, à l'indiscrette fille de chambre. Mais il la récompensa, paraît-il, de son habileté, toujours au dire de Dubost, en faisant d'elle sa maîtresse.

— Cette récompense, si c'en était une, fut bien méritée, n'est-ce pas ?

— A coup sûr. Quant à Dubost, de crainte qu'il ne révélât ce secret, il fut condamné, sous je ne sais quel prétexte, aux galères d'où il parvint à s'échapper pour venir aux îles. Voilà bien j'espère, une histoire de fou !

— Tout cela peut être très possible, au contraire, murmura la comtesse. Mais si par le fait d'une de ces ressemblances, que le hasard explique quelquefois, ce pauvre diable a cru reconnaître en moi sa femme, il a dû être bien étonné, bien émerveillé, de la voir grande dame et au rang où je suis.

— Eh bien ! c'est là, au contraire, ce qui a paru Pétonner le moins. Elle est capable de tout, a-t-il dit. Et quand j'ai voulu lui faire comprendre la vanité de son insolente supposition : — Oh ! elle sera parvenu, m'a-t-il répondu, à ensorceler le vieux Lamoignon. Voilà où l'injure commençait pour vous, madame, et j'ai dû imposer silence à ce fou en le menaçant de lui plonger la tête dans la mer. Je n'ai eu véritablement raison de son incroyable obstination qu'en lui démontrant à quoi s'expose un laquais qui ose insulter, même par la pensée, une femme de votre qualité.

— Et qu'avez-vous fait de ce malheureux ?

— Ma foi, je l'ai laissé en proie à une profonde agitation. Il aura été pris de remords par la suite, dans un accès de raison. Ce qu'il est devenu, je n'en sais rien. Toujours est-il signalé déserteur...

— J'en ai regret. J'aurais voulu voir cet homme, causer avec lui, le convaincre...

— De son erreur ? Ah ! madame, pouviez-vous descendre si bas ? Tenez, réjouissez-vous, au contraire, de sa disparition ; vous le voyez, on est injuste envers vous dans ce pays, et cette injustice paraît barbare à ceux qui vous approchent. Mais vous payez les fautes et les erreurs de M. le marquis de la Varenne. Eh bien ! qui sait si des propos de ce fou, la malignité publique n'eût pas tiré une arme bien aiguillée, bien affilée, avec laquelle on eût tranché votre réputation. Dubost est bien où il est, ne vous inquiétez pas de lui.

— Merci des paroles que vous venez de dire, monsieur Du Buc, interrompit la comtesse. Êtes-vous donc de mes amis, vous ?

— Si vous voulez bien me faire l'honneur d'agréer à ce titre mes services, madame...

— Vous me consolez en ce moment de tout ce que j'ai souffert depuis mon arrivée en ce pays.

En quittant la comtesse, le jeune créole s'en alla murmurant :

— Ton mari est, en effet, en lieu sûr. Les cachots de mon habitation sont creusés à dix pieds sous terre, bien maçonnés et garnis de solides barres de fer. Va, j'entretiens la colère du tigre qu'un jour je lâcherai sur toi !

## VI.

Madame de Saint-Chamans, après le départ de Du Buc, avait rejoint la Varenne.

— Vous voyez, mon cher marquis, lui dit-elle avec un calme habilement joué, comme vos créoles continuent à m'insulter ! Je renonce, à partir de ce soir, à leur offrir mes salons dont ils ne veulent pas...

— Je vous approuve, et je vous vengerai...

— Merci bien. Mais j'ai une grâce particulière à vous demander.

— Laquelle, ma chère Claudine ?

— C'est que vous fassiez arrêter M. Du Buc, et que vous lui fassiez couper le cou ou tout au moins la langue.

— Comment choisissez-vous justement le seul des créoles qui se soit montré, sinon empressé, du moins sensible à votre appel ? Conservez rancune à M. d'Autanne, que vous avez trop honoré de vos instances, je le comprends ; mais M. Du Buc...

— J'eusse préféré une impolitesse de sa part à l'insulte qu'il m'a faite.

— Quelle insulte donc ?... dites-la moi...

— Il est de ces choses, mon ami, dont une femme désire qu'on respecte le secret. Si vous vous en rapportez à ma parole, sachez que M. Du Buc m'a insultée, et...

— Ne vous emportez pas, chère Claudine ; votre déclaration me suffit, et sans que j'insiste davantage pour savoir le motif de votre haine contre Du Buc, je vous laisse le soin de trouver et de me fournir l'occasion de vous venger...

— L'occasion... ou le prétexte ?

— Même le prétexte.

— Je le trouverai !... Ah ! murmura la comtesse, quand la Varenne l'eut quittée, je saurai bien où M. Du Buc a enfermé Dubost, sans doute pour se servir de lui contre moi... Le misérable ! m'a-t-il assez torturé ce soir !... Il me payera cher cette comédie de sourires et de coquetterie !...

Comme son frère passait en ce moment près d'elle :

— Maubrac, lui dit-elle, viens, que nous causions ensemble d'un projet que j'ai conçu.

La comtesse ferma au verrou la porte de sa chambre. Maubrac s'allongea tout éperonné sur un sofa et écouta.

Le lendemain de la conversation échangée entre Maubrac et sa sœur, conversation dont les événements qui suivent vont révéler le sens, le lendemain, dis-je, Maubrac que ses habitudes avaient lié d'intérêt tant de fois avec les esclaves *marrons* et leurs chefs, se rendit à son ancien *ajoupa*, sur la lisière de la montagne Pelée. Maubrac avait apporté avec lui un quartaut de bonne eau-de-vie, et de l'argent plus que ses poches n'en avaient contenu jusqu'alors.

Depuis un mois qu'il avait abandonné ce repaire moitié sauvage, pour goûter de la vie qu'il avait menée, l'herbe avait crû avec un luxe envahissant autour et dans l'intérieur de la cabane. Maubrac fit un peu la grimace en songeant au lit voluptueux, à la bonne chère, aux douceurs élégantes qu'il venait de quitter pour ce bouge d'où les herbes semblaient vouloir le chasser. Le toit de l'*ajoupa* et les bambous qui en formaient les murailles apparaissaient au milieu des haziers et des plantes grimpanes, comme la ruine d'un antique monument.

Maubrac remarqua cependant que l'herbe avait été foulée autour de la cabane, et que les quelques légumes laissés en terre au moment de son départ avaient été moissonnés. Un mousquet oublié dans un coin de l'*ajoupa* avait également disparu. A une certaine de pas de la porte, obscurée par une barrière de verdure, il ramassa un *bangala* (1) dont le bout ferré portait des taches de sang caillé, ainsi qu'un long couteau que l'humidité du sol avait rouillé.

— Non-seulement, pensa Maubrac, on m'a fait l'honneur de me venir visiter en mon absence, mais encore on a pillé mes terres et dévalisé l'intérieur de ma maison; de plus on s'est battu sur mon territoire.

Il n'était pas douteux pour Maubrac que la lutte se fût passée entre nègres, les armes trouvées le disaient assez; preuve à peu près certaine que les *marrons* de Fabulé et ceux de Macandal s'étaient rencontrés en ce lieu.

— C'est bien de l'honneur pour moi, en vérité, murmura le colon, que ma maison soit le but des pèlerinages des deux bandes ennemies!...

Maubrac ne savait pas combien de temps dure-

(1) Bâton ferré qui était une arme terrible entre les mains des nègres.

rait son exil dans l'*ajoupa*; il fallut donc songer à en rendre le séjour, sinon agréable, du moins possible. Aidé par un esclave dont il s'était fait accompagner, il eut recours au moyen le plus expéditif et le plus pratiqué dans le Nouveau-Monde pour défricher les terres: il mit le feu aux herbes de l'intérieur de la cabane. L'aventurier fut médiocrement satisfait de voir fuir devant cet incendie, où il y avait plus de fumée que de flammes, deux ou trois nichées de serpents épouvantés. Cette découverte le décida à faire la même opération autour de la cabane. L'incendie, qui avait là de l'aliment à satiété, s'étendit sur un vaste espace, en répandant dans l'air une fumée épaisse et noire qui dura toute l'après-midi et jusqu'au soir; à ce moment, la flamme basse et bien nourrie, commença de répandre une lueur sinistre qui roulait à ras de terre comme une vague de feu.

Après qu'il eut purgé sa retraite, Maubrac dit au nègre qui l'accompagnait :

— Maintenant, va-t'en faire bonne garde ou bonne chasse à l'entour; et le premier *marron* que tu rencontreras, amène-le moi en lui disant que l'attend ici.

Maubrac se servait de ce nègre, comme les chasseurs de bêtes fauves se servent de certains animaux qu'ils offrent en holocauste à la voracité du tigre ou de la panthère.

Le nègre, pour qui la tentation était bien forte de se trouver seul et libre en plein pays de *marronnage*, voulut cependant sonder les intentions de l'aventurier. Il lui posa donc naïvement cette question :

— Si, au lieu de pouvoir conduire ici les *marrons* que je rencontrerai, ce sont eux qui m'entraînent au fond des bois?

— Imbécile, répondit Maubrac, t'imagines-tu qu'en te conduisant ici, je n'ai pas fait à l'avance le sacrifice de ta personne? Crois-tu que j'aie espéré de pouvoir de ramener à Saint-Pierre? Est-ce que le poisson que tu jettes à la mer après l'avoir pêché, s'avise de revenir sur le rivage? Amène-moi donc d'abord des *marrons*, après quoi tu partiras avec eux, s'il te semble bon; je n'y prendrai pas garde.

— Merci, maître, répondit le nègre avec joie.

Et il partit en courant.

Maubrac s'allongea dans un hamac et attendit, l'œil et l'oreille au guet. Soit que les émanations du quartaut d'eau-de-vie eussent pénétré jusqu'au fond des bois, soit que l'incendie des haziers et des herbes de l'*ajoupa* eût paru aux nègres de loin, un signal leur annonçant le retour d'un hôte ami, toujours est-il que vers le milieu de la nuit, Maubrac entendit un bruit de pas légers, et, à travers les

bambous mal joints, il aperçut la lueur rougeâtre d'un flambeau de résine. Il sauta à bas de son hamac, et attendit de pied ferme les visiteurs qui lui arrivaient.

— Qui va là? cria-t-il.

— Est-ce vous, compère Maubrac? demanda une voix que le colon reconnut bien.

— Oui, Fabulé, c'est moi, tu peux t'approcher.

Fabulé s'avança suivi de deux compagnons et salua familièrement Maubrac.

— Est-ce mon nègre qui t'a conduit ici? demanda l'aventurier.

— Quel nègre?

— Un drôle que j'avais mis en faction pour avertir le premier de vous qu'il rencontrerait, que j'étais ici, et désireux de te voir, compère. Si tu n'as point rencontré ce coquin, c'est qu'il sera déjà parti *marron*.

— Est-il à vous, ce nègre?

— Tu sais bien, Fabulé, que je n'ai plus d'esclaves. J'en ai possédé deux; ils sont allés l'un après l'autre dans ton propre camp, et tu me les as gardés. Non, celui-là m'avait accompagné pour me servir pendant les quelques jours que je viens passer à la campagne, au milieu de vous. On me l'avait prêté, et je lui avais permis de partir dès que je n'aurais plus besoin de lui.

— C'est un misérable! s'écria Fabulé avec une indignation sérieuse; voulez-vous, maître, qu'on le recherche et vous le ramène?

Cette proposition du chef *marron* n'étonna pas Maubrac; il savait par expérience combien est fantasque le caractère du nègre. Dans la pensée de Fabulé, cet esclave n'était pas dans une condition à s'évader; il avait abusé d'une confiance dont il n'était pas digne.

— Je ne tiens pas à ce drôle, répondit Maubrac; je n'ai plus besoin de lui, puisque te voilà, et même je te fais cadeau de sa personne; s'il vient à ton camp, garde-le, il sera de bonne prise.

— Merci, maître, répondit Fabulé, en s'asseyant sur le quartaut d'eau-de-vie qu'il regardait, depuis son arrivée, d'un œil de convoitise, et il reprit: Je vous croyais devenu tout à fait riche et puissant?

— Tu ne te trompes pas, compère; aussi t'ai-je dit tout à l'heure que j'étais venu passer quelques jours à la campagne pour te voir et causer avec toi. La fortune ne me rend ni oublieux ni ingrat.

— Et qu'est-ce que vous avez donc à me dire, maître? demanda le nègre en battant un air de danse sur les douves du petit baril.

— Oui, je suis devenu riche, Fabulé; je suis l'ami, le protégé, le favori de la comtesse de Saint-Chamans. Sais-tu de qui je veux parler en te nommant cette dame?

— Parfaitement, répliqua le nègre; c'est, dit-on, une très jolie dame, très généreuse, très bonne, et que les créoles détestent. Raison de plus pour que nous l'aimions, nous autres!

— A merveille! Eh bien! madame de Saint-Chamans, à qui j'ai parlé de toi, de ta bravoure, de tous tes mérites, enfin, m'a chargé de t'offrir son amitié, sa protection, ce baril d'eau-de-vie sur lequel tu es assis, et l'argent que j'ai dans ma poche, en échange d'un service...

— Je suis prêt à tout! s'écria Fabulé en enlevant la bonde du quartaut et il but à grandes gorgées l'eau-de-vie qu'il versait dans le creux de sa main.

— Il va sans dire, reprit Maubrac, que la protection de la comtesse, celle du gouverneur et la mienne te sont acquises, avec l'impunité la plus entière. Tu pourras donc t'y prendre, pour réussir, de telle façon que tu voudras.

— De quoi s'agit-il? demanda le nègre en faisant claquer ses lèvres repues, et en reprenant sa première position à cheval sur le baril.

— Il y a à la Martinique un créole que madame de Saint-Chamans abhorre. Il l'a insultée, blessée dans sa dignité.

— Une dame qui est si bonne et qui a de la si bonne eau-de-vie!

Et comme si un souvenir irrésistible se fût emparé de son palais, Fabulé s'assit par terre, enleva de nouveau la bonde du quartaut, emplit un petit *couï* qu'il portait dans sa poche, passa une rasade à Maubrac, puis à chacun de ses deux compagnons, et, pour son compte, vida deux fois le *couï*.

— Comment se nomme ce créole? demanda-t-il en se dressant sur ses pieds.

— Il s'agit de M. Du Buc, le connais-tu?

— Parbleu! si je le connais. Eh bien! qu'est-ce que la bonne maîtresse veut qu'on lui fasse? Faut-il le tuer?

— Non, il faut tout simplement le ruiner, d'abord, en faisant révolter ses nègres, en mettant le feu à sa case. Surtout, n'oublie pas ceci, Fabulé, tu profiteras du désordre où sera l'habitation pour fouiller les cachots et enlever un blanc que la comtesse soupçonne M. Du Buc d'y avoir enfermé.

— Ensuite?

— Tu enlèveras ce blanc, et tu le conduiras à ton camp.

— Que faudra-t-il faire de lui?

— Le bien cacher et le bien enchaîner, de peur qu'il ne s'évade ou qu'on ne le reprenne, et attendre les ordres de la comtesse.

— Je suis prêt. Dans deux jours, Fabulé, la torche dans une main et le couteau dans l'autre, aura payé à la bonne madame le prix de son amitié... et de son eau-de-vie.

— Tu réponds du succès, compère ?

— J'en réponds. Joachim, reprit Fabulé en s'adressant à l'un des deux nègres qui l'avaient accompagné ; mets-toi vite en route pour l'habitation Du Buc, et dis au commandeur que je l'attends demain, dans la nuit, devant les bambous de la rivière Blanche.

— Es-tu sûr de ce commandeur ? demanda Maubrac.

— Sur un ordre de moi, il sèmera la révolte dans toute l'habitation.

— Adieu, compère.

— Adieu, maître.

Fabulé s'éloigna emportant son baril d'eau-de-vie, et faisant sonner ses poches où Maubrac avait versé deux poignées d'argent. Maubrac avait trouvé moyen de faire des économies. Il creusa un trou dans un coin de l'ajoupa et y enterra le restant de la somme.

— Que l'herbe y pousse maintenant, murmura-t-il, et qu'elle lui soit légère !...

Maubrac n'espérait pas que sa mission fût si promptement terminée. Heureux de ce rapide dénouement, il s'appretait, dès le matin, à se mettre en route, lorsque Macandal apparut sur le seuil de l'ajoupa.

— Ma foi ! pensa l'aventurier, je ne devais pas manquer d'être promptement débarrassé de ma corvée : si je n'avais reçu, hier au soir, la visite de Fabulé, celle de Macandal, ce matin, mettait fin à mon exil. L'un ou l'autre, cela m'importe peu. — Bonjour, compère, ajouta-t-il en s'adressant au mulâtre.

— Vous avez besoin de moi, maître ? demanda le chef en examinant scrupuleusement l'intérieur de l'ajoupa.

— Qui t'a dit cela ?

— Votre nègre, qui est venu jusqu'à mon camp m'annoncer votre arrivée, le désir que vous aviez de me voir, et me faire part que vous étiez chargé de m'offrir un baril d'eau-de-vie.

Maubrac se mordit les lèvres.

— De quel nègre veux-tu parler ? demanda-t-il.

— De celui à qui vous aviez donné la permission de partir marron, dès qu'il m'aurait envoyé à vous. Il s'est récompensé lui-même en entrant à mon camp, où il a été le bien-venu. Vous n'espérez pas que je vous le ramène, n'est-ce pas ?

Maubrac se sentit confus et intimidé.

— Où donc est le baril d'eau-de-vie ? fit Macandal, et quel service voulez-vous de moi, maître.

Maubrac prit le parti de tout avouer.

— Ma foi, mon pauvre compère, dit-il à Macandal, je n'avais pas chargé ce nègre de t'avertir, toi plutôt que Fabulé. Ce dernier est venu hier au soir,

il a passé la nuit ici, et il a emporté le baril d'eau-de-vie.

Au nom de Fabulé, Macandal poussa un rugissement.

— Et vous lui avez demandé le service que vous attendiez de moi ?

— Naturellement, mon compère ; mais sois tranquille, avant peu de temps j'en appellerai peut-être à ton dévouement aussi.

— C'est bien, répondit Macandal d'une voix sombre. Et quelle espèce de service lui avez-vous demandé, à ce nègre ? ajouta-t-il sur un ton où perçaient et sa haine contre Fabulé, et le mépris qu'il professait pour son rival.

Maubrac comprit qu'il fallait agir avec prudence.

— Si c'était à toi, répondit-il à Macandal, que j'eusse demandé ce service et que Fabulé m'eût posé la question que tu me poses, je lui eusse répondu...

— Que vous vouliez garder votre secret, interrompit le mulâtre, c'est juste, monsieur Maubrac, gardez-le. — A part soi, Macandal ajouta : Heureusement, j'étais caché derrière l'ajoupa, et j'ai tout entendu. M. Du Buc sera prévenu à temps.

— Tu ne m'en veux pas, Macandal, fit Maubrac, qui commençait à s'inquiéter de l'air sombre et réfléchi du mulâtre.

— Moi, maître ? Et de quoi vous en vouloir ? Fabulé a été plus prompt que moi, cette fois encore ; il arrive toujours chez vous le premier, même quand il s'agit de voler le mousquet que vous aviez laissé dans votre ajoupa, et de dévaliser vos plantations. Mes nègres n'ont pas été assez forts pour défendre la propriété d'un ami ; ils ont été battus et vaincus à votre porte... C'est encore pour lui sans doute que vous avez enterré dans ce coin... je ne sais quoi ?...

— Là ? fit Maubrac en montrant la terre fraîchement remuée où il venait de cacher son argent.

— Oui, là, reprit le mulâtre.

— Eh bien ! j'ai enterré dans ce coin une poignée d'argent que je te donne en compensation du baril d'eau-de-vie.

Maubrac se croyait quitte à bon marché en sacrifiant ses épargnes.

— Merci, répliqua brusquement Macandal ; je n'ai pas besoin de cet argent. Je rends gratuitement les services qu'on me demande. Vous le verrez quand l'occasion se présentera.

L'aventurier avait hâte de s'éloigner ; la présence du mulâtre le mettait mal à l'aise. Il éprouvait comme un mauvais pressentiment de cette préférence involontaire qu'il avait accordée à Fabulé dans l'accomplissement d'une mission à la fois difficile et périlleuse.

Il savait Macandal bien autrement intelligent que son rival ; mais il était trop tard pour en appeler au concours du premier. Lui confier maintenant un secret que, d'après la conversation de Macandal, il croyait ignoré de celui-ci, c'était risquer de compromettre l'entreprise. Par haine contre le nègre, par dépit ou par caprice même, le mulâtre était capable de le faire échouer.

— Adieu, compère ! lui dit-il, je reviendrai ici un jour, bientôt sans doute, exprès pour te voir. Mon signal sera une torche hissée au haut de ce palmiste.

— Je serai exact à l'appel, répondit Macandal. Au revoir donc, maître !

Quand Maubrae fut parti, Macandal déterra l'argent de l'aventurier, et alla le jeter dans un ravin au fond duquel roulait un de ces nombreux ruisseaux dont est sillonnée la Martinique et qui deviennent, aux jours de tourmente, des torrents formidables.

— Fabulé serait capable de découvrir cet argent, murmura Macandal ; et moi, je n'en ai pas besoin.

Macandal lança les deux poignées de monnaie dans le gouffre avec un naïf dédain, qu'un philosophe de la civilisation eût envié. Il écouta les pièces rebondir et sonner sur les roches qui servaient de lit au ruisseau ; penché sur le ravin, il suivait, avec une joie qui se reportait surtout à la déception qu'éprouverait Fabulé, la chute de ces pièces d'or et d'argent dont il faisait si peu de cas, lui.

Ce n'étaient pas seulement la haine et la jalousie qui avaient inspiré à Macandal la résolution d'avertir Du Buc du complot tramé contre lui, c'était surtout son dévouement pour la famille d'Autanne. Or, Macandal, parfaitement au courant de tout ce qui se passait dans l'intérieur de la maison de son ancien maître, savait que Du Buc était fiancé à Antillia. Ruiner Du Buc, c'était attenter à l'avenir d'Antillia, c'était jeter le deuil dans la famille d'Autanne.

Macandal se dirigea en plein jour, au risque de se faire arrêter, au risque de sa vie même, vers l'habitation d'Autanne, de manière à devancer le messager de Fabulé.

## VII.

Macandal courut directement à la case de M. d'Autanne. Ses anciens compagnons d'esclavage le regardaient avec étonnement passer silencieux et calme dans son audace ; ils n'osaient en croire leurs yeux, que ce mulâtre *marron*, sous la menace du fouet, de la prison, bravât ainsi en plein jour, sur sa propre habitation, l'autorité et le courroux du maître. Ses meilleurs amis, ses plus dévoués affidés,

détournaient la tête pour ne le point voir. Macandal comprenant cette réserve et cette crainte, ne chercha à adresser la parole à aucun d'eux. Il traversa pareil à un fantôme ou à un Dieu, ce troupeau d'esclaves stupéfaits.

Macandal continua son chemin, sans s'émouvoir. Dans le voisinage des dépendances de la maison il avisa Lucinde assise sur le seuil d'une porte, le visage caché dans ses deux mains et plongée dans une rêverie si profonde, qu'elle n'entendit pas venir le mulâtre. Celui-ci toucha l'épaule de Lucinde, qui se leva en poussant un grand cri.

— Es-tu fou ? dit-elle au fugitif, de venir en plein jour ici ? Vas-tu recommencer ton insolente entreprise et vouloir dîner à la table de M. d'Autanne ? Oh ! va-t'en, Macandal, sauve-toi au nom du ciel !

Le mulâtre écouta froidement et sans sourciller cette explosion de crainte de la part de Lucinde.

— Tiens, reprit celle-ci en voyant que Macandal demeurait immobile et impassible, j'avais tout à l'heure de mauvais pressentiments ; quand je fermais les yeux, je voyais le ciel tout noir... Va-t'en, te dis-je.

— Tu avais raison d'avoir de sinistres pensées, Lucinde, car d'effroyables malheurs menacent cette maison ; mais ce n'est pas pour moi qu'il faut craindre. Je viens, au contraire, conjurer ces malheurs.

— De quels malheurs parles-tu ?

— Conduis-moi vite dans ta case et va dire à M. Henri, secrètement, que je l'y attends.

— Dire à M. Henri que tu l'attends ! murmura la jeune négresse avec terreur.

— Ne crains rien, va ; M. Henri ne m'arrachera pas un cheveu. Il me remerciera au contraire.

Lucinde obéit avec trouble aux ordres de Macandal ; elle l'introduisit dans sa case, et alla toute tremblante prévenir Henri sans oser prononcer devant lui le nom de Macandal !

Quand le jeune créole se trouva en présence de l'esclave, celui-ci lui dit d'une voix ferme et résolue :

— Maître, je suis Macandal.

Henri frissonna en fixant un regard de surprise sur le mulâtre, dont le visage ému accusait cependant une certaine confiance dans le résultat de la démarche qu'il accomplissait à ce moment.

— Ah ! c'est toi qui es Macandal, murmura Henri qui ne pouvait croire que ce coupable vint se jeter au-devant du supplice, sans qu'un grave motif le poussât à agir ainsi.

— Vous pouvez, maître, reprit-il, me faire arrêter, jeter au cachot, fouetter ; je me livre à vous. Mais quand vous m'aurez entendu, vous jugerez si je mé-

rière un châtement ou la conservation de ma liberté.

— Parle, fit Henri; et pourvu qu'il ne te prenne pas la fantaisie d'insulter de nouveau mon père et ma sœur, en voulant t'asseoir à leur table, si en effet tu m'apportes quelque grande nouvelle, je te promets de te laisser partir d'ici aussi librement que tu y es venu.

Macandal raconta alors à Henri, dans tous ses détails, la scène à laquelle il avait assisté, la nuit précédente, et lui révéla le projet arrêté entre Fabulé et Maubrac.

— Tu es certain, lui demanda Henri, que c'est le comte de Saint-Chamans qui est l'âme de ce complot?

— J'en suis certain, maître.

— Quel parti crois-tu le plus prudent à prendre, Macandal? Faut-il arrêter Fabulé ou le commandeur de l'habitation de M. Du Buc?

— Vous ne parviendrez pas à vous emparer de Fabulé, je le sais; empêchez plutôt le commandeur d'aller au rendez-vous. Partez vite pour l'habitation de M. Du Buc, maître, si vous voulez éviter de bien grands malheurs.

— Ce n'est pas assez de nous assurer de ce commandeur, il faudra encore...

— Vous me direz vos projets plus tard, monsieur Henri; courez au plus pressé.

— Tu as raison, Macandal. Tu seras libre; mais attends mon retour avant que de partir.

— C'est dit, maître, je vous attendrai.

Cinq minutes après, Henri montait à cheval et portait au galop pour l'habitation Du Buc.

— Ce pays est perdu! pensait le jeune créole, pendant que son cheval l'emportait avec la rapidité du vent. Ce pays est perdu, si une intrigante, pour servir ses vengeances, déchainé contre nous les hyènes, et que nous soyons obligés d'en appeler aux tigres et aux lions pour nous défendre!

Henri n'avait voulu répondre à aucune des questions d'Antillia, chez qui son air inquiet avait excité une curiosité soucieuse. Henri avait une grande foi dans le cœur et dans l'esprit de sa sœur. Ce n'était donc point par défaut de confiance qu'il avait refusé de donner à la jeune fille les explications qu'elle demandait, c'était par crainte que quelque oreille indiscreète ne surprit cette confidence. Henri se borna à lui dire :

— Fais-toi conduire par Lucinde à l'endroit d'où je viens, et commande à l'homme que tu y trouveras de te répéter les mêmes paroles qu'il m'a dites. Au revoir, sœur, bon courage et bon espoir.

Macandal, après le départ d'Henri, s'était retiré dans le coin le plus obscur de la case, la tête penchée sur sa poitrine, les bras croisés dans l'attitude que l'on a donnée au Spartacus brisant ses fers.

Macandal, qui certainement n'avait jamais entendu parler de Spartacus, méditait, à ce moment, sur l'issue possible de cette lutte où il allait peut-être jouer un rôle qu'il n'avait pas encore pu entrevoir.

La présence d'Antillia troubla son rêve, mais y ajouta en même temps un splendide éclat qui éblouit les yeux du mulâtre. Seulement, l'horizon de son ambition s'était élargi, et la beauté de la jeune créole lui avait apparu comme le soleil d'un ciel jusqu'alors caché à ses regards. Macandal avait grandi dans sa pensée et dans sa propre estime, en proportion du rôle qu'il allait remplir. Il s'était dépouillé de son humilité, de son ignominie d'esclave *marron*, et il avait pris l'âme, les passions, l'orgueil d'un héros. Pour la première fois, il avait osé regarder en face une femme blanche, la fille de son maître, avec les yeux d'un homme et non plus avec ceux d'un esclave.

Il demeura un instant immobile, contemplant Antillia, et frissonnant aux paroles qu'elle prononça; un nuage passa sur son cerveau et obscurcit sa pensée. Il ne put articuler un seul mot, et tomba à genoux devant la jeune fille, dans une attitude où celle-ci ne vit que du respect et de la soumission.

Lucinde ne se méprit point sur l'émotion et le trouble de Macandal. Elle se rappela tout à coup l'enthousiasme avec lequel le mulâtre lui avait souvent parlé de sa jeune maîtresse. Ce fut comme un éclair dans la pensée de Lucinde, qui sentit son cœur se serrer, et ses dents coupèrent ses lèvres; le sang lui jaillit du cœur au cerveau, et elle ne put définir, en ce moment, qui elle haïssait le plus d'Antillia ou de Macandal.

C'eût été un tableau curieux à peindre, comme expressions diverses, que celui de ces trois personnages: l'un, maître à peine d'une passion subitement révélée, dont l'énergie s'épanouissait sur son visage avec une naïveté toute primitive; l'autre, abritée dans l'orgueil de sa race et de son rang, ne soupçonnant pas qu'un esclave *marron* pût avoir tant d'audace, acceptait cet hommage avec une candeur charmante; enfin Lucinde, frappée au cœur et mordue par le serpent de la jalousie, contemplait d'un regard plein de haine ce spectacle, que sa pensée n'aurait pu concevoir.

Antillia retira doucement sa main sur laquelle Macandal s'était courbée.

— Macandal, lui dit-elle, mon frère t'ordonne de me confier la cause de son départ précipité.

Le mulâtre se releva, et s'adressant à Lucinde :

— Le secret des blancs ne nous appartient pas, dit-il à la négresse. Laisse-moi seul avec mademoiselle Antillia.

Lucinde demeura immobile à sa place. Je n'affir-

merais pas qu'elle eût compris l'ordre que Macandal venait de lui donner.

— N'as-tu pas entendu? reprit le mulâtre.

Lucinde ressentit au cœur un froid glacial; elle se retira lentement et comme à regret. Elle feignit de s'éloigner, puis revint et colla son oreille contre la porte que Macandal avait fermée avec précaution. Elle entendit ainsi la confidence entière du complot. Ce secret, surpris en pleine ébullition de haine et de jalousie par la jeune négresse, lui parut être une arme que le ciel envoyait à sa vengeance. Lucinde, en proie à une sorte de délire, s'enfuit rapidement sans savoir où la fièvre poussait ses pas. Une sorte d'instinct la mit sur le chemin des bois de la montagne Pelée. Elle marcha de la sorte jusqu'à la nuit, s'arrêta sur le bord d'un des précipices qui encadrent le lit de la rivière Blanche, dont les eaux tourmentés par les roches, grondent avec un bruit de cataracte, s'assit sur une large pierre, et, le menton appuyé dans sa main, elle se prit à réfléchir.

Antillia, après qu'elle eut reçu la confidence de Macandal, laissa le mulâtre dans la case de Lucinde, et rejoignit son père devant qui elle affecta un calme admirable.

Xavier EYMA.

(La suite au prochain numéro.)

## LE POÈME DES LARMES,

Par F. Fertault et Julie Fertault (1).

Voici un poème que je viens de lire avec des pleurs.

Sa première apparition s'était faite sans bruit. Les amis intimes des auteurs, encore accablés du coup terrible qui les avait frappés, avaient eu presque seuls les prémices d'une poésie toute nouvelle, touchante de douleur en même temps qu'exquise par la forme. C'était l'histoire poétisée du plus grand malheur qui puisse arriver au sein de l'union conjugale : un père et une mère consacrés à la culture, à l'éducation de leur fils unique, voyant tout à coup détruire toutes leurs espérances et la mort insatiable enlever leur cher trésor!

Mais l'explosion de la douleur maternelle se faisant jour sous la forme la plus poétique, le cri des entrailles s'achevant en strophes navrées, bien que jusqu'alors la pauvre mère ne se fût jamais essayée à la poésie, c'est là un fait psychologique des plus étonnants. Nous le signalons au monde lettré, aux âmes sensibles, aux esprits délicats.

Nous le disons avec une entière conviction, jamais ils ne sauraient lire d'œuvre plus attachante que ce petit volume. Jeune homme, nous avons versé et fait verser

(1) Paris, L. Curmer, 2<sup>e</sup> édition, 1 beau vol. in-16, avec portrait. Prix, 3 fr. 50 c.

des pleurs à la lecture du *Lépreux de la Cité d'Aoste*. Les lyriques doléances de madame Desbordes-Valmore nous ont touché vivement. Les plaintes, les sanglots arrachés à Victor Hugo par la catastrophe qui lui ravit sa fille, nous ont bien ému. Mais ce *Poème des Larmes* a je ne sais quoi de plus touchant encore. Les *Nuits* de Young, outre qu'elles sont trop longues, sont d'une désespérance païenne. Ici, au contraire, vous trouvez la vraie poésie, celle du cœur; vous y apprenez une religieuse résignation.

« Il faut savoir souffrir pour savoir bien aimer, »

dit la mère, elle qui avait déjà soupiré cet autre vers :

« La mère sans enfant c'est la plante sans fleur. »

Le *Stabat* de Pergolèse n'est pas plus attendrissant.

Dans les accents paternels on trouve naturellement plus de force; la résignation, pour être plus mâle, ne vous en émeut pas moins :

« O vieillesse! tu peux venir!

» Sur mon sentier rugueux, quoique mon pied se lasse,

» Mon pied, je le sens bien, doit s'écorcher encor...

» Contemple encor, mon œil, l'horizon qui te brûle?

» Gagne encor, pèlerin, la mort qui se recule...

» On ne peut trop payer la mort! »

Cette deuxième édition, soignée avec une sorte de piété, se trouve augmentée et, pour ainsi dire, enrichie du concours de vingt-deux poètes accourus pour rendre hommage à l'œuvre remarquable. Sans cesse nous entendons prétendre que la poésie se meurt, que la poésie est morte. Cependant, notre époque renferme bien des motifs poétiques : grands faits ou belles choses appellent leurs chantres. Voyez, d'ailleurs, le *Poème des Larmes* apparaît, et vingt-deux plumes poétiques le célèbrent aussitôt. Lisez dans le volume ces éloges spontanés. Lisez l'Introduction, savante, nerveuse et même éloquente, de M. Henri Bellot; le sonnet de M. Eugène Nus, poète élégant en même temps qu'auteur dramatique distingué; la pièce de mademoiselle Mélanie Bourotte, jeune talent d'une touche virile et d'une expression énergique et gracieuse à la fois, en train de se faire une belle place parmi les femmes poètes de ce siècle.

Nous sommes forcé d'être court; mais nous ne terminerons pas ces quelques lignes sur l'œuvre intime de M. et de madame Fertault, sans nous écrier aussi avec un poète, M. Ars. Thévenot, admirateur comme nous :

« Oui, chacun des accents de ce divin poème  
M'a rempli d'une douce et triste émotion. »

TOGNO fils.

Le Cirque de l'Impératrice a fait sa clôture le 42 courant. Samedi, 43, a eu lieu l'inauguration de la saison d'hiver.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.